

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Quatrième partie

Les Chevaliers Noirs

Eh bien ! cette aventure que vous avez osé révoquer en doute, John Gilping l'a renouvelée d'un égal succès, avec sa clarinette, pour la plus grande gloire de l'Angleterre.

Mais, comme dit le cliché connu n'anticipons pas sur les événements. John Gilping et le nègre Tom étaient revenus sans encombre à Hauska, où ils avaient paisiblement attendu la fin de l'ouragan qui avait failli anéantir Olivier et ses compagnons ; le calme venu, ils étaient repartis sous la conduite d'un nomade, qui, moyennant cent piastres payées d'avance, s'était engagé à les amener sains et saufs au bac de Voronoje, en quatre petites journées de marche ; nos voyageurs avaient regagné la mer de verdure, qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'à l'Oural.

Le premier soir, on campa en plein steppe, et Gilping s'endormit comme un bienheureux sous sa petite tente de campagne. En s'éveillant le lendemain, il apprit avec stupeur que le nomade avait disparu.

Le pauvre Tom, se croyant perdu sans retour dans cet immense désert, pleurait depuis l'aube sans oser prévenir son maître.

Gilping ne s'en émut que médiocrement : il en avait vu bien d'autres en Australie ! Après un confortable déjeuner, emprunté à ses cantines qui regorgeaient de provisions, il déploya la carte du steppe et du gouvernement d'Orenbourg, dont il avait eu soin de se munir à Astrakan, et à l'aide de sa boussole déterminait d'une façon à peu près certaine la route qu'il devait suivre pour se rendre à Voronoje. Il aida alors le pauvre Tom à réinstaller sa tente sur le cheval que le prince lui avait donné, et il se remit bravement en route, sans s'inquiéter autrement de l'indigne conduite de son guide.

Gilping était ce matin d'excellente humeur, grâce à une bouteille d'excellent whisky qu'il avait lentement dégustée à la suite de son repas ; cette vaste prairie émaillée de fleurs lui rappelait par certains côtés le Buisson australien, et ses longues pérégrinations dans les solitudes n'avaient pas laissé que de lui donner un de ces caractères insouciant des bushrangers, qui ne sont jamais plus heureux que quand ils errent à l'aventure avec l'espace infini devant eux. La fuite du Kirghiz ne l'avait pas étonné ; nous dirons plus, sous un certain rapport, il en avait été satisfait. Cet homme avait le nez rond et épaté des Kalmouks, et au soixante-quinzième paragraphe du chapitre trente-trois de son annexe sur l'Origine des races humaines étudiée d'après leurs conformations nasales, il avait rangé ces nez-là dans la catégorie de ceux qui étaient par nature disposés, au vol, au pillage et à la trahison... et il éprouvait, comme tout bon savant, une joie indicible chaque fois qu'il pouvait rencontrer un exemple vivant de la solidité de ses déductions.

—Vois-tu, Tom, disait-il au nègre, avec un nez comme celui dont il était possesseur, le Kirghiz devait forcément m'emporter mes cent piastres.

—Quoi ça, massa, répondait le pauvre diable ahuri, guide a pris argent avec son nez ? moi pas comprendre.

—Tu ne comprends pas, parce que tu appartiens à une race inférieure qui doit disparaître ; ainsi regarde ton nez...

—Nez à Tom pas prendre argent.

—Es-tu naïf, mon pauvre garçon ! quand je dis regarde ton nez...

—Tom pas pouvoir regarder nez à lui, massa. Et le brave noir faisait des efforts surhumains, avec ses gros yeux, pour apercevoir l'appendice déprimé qu'il avait reçu en partage.

—Mais, écoute moi donc, fit Gilping impatienté : je veux dire que ton nez aplati est un signe d'infériorité, qui place ta race au plus bas degré de l'espèce humaine.

Et Tom, on le conçoit, n'était guère plus avancé ; mais Gilping n'en avait cure ; une fois sur ce dada, il discourait des heures entières, jusqu'à ce que le hasard vint donner une autre tournure à la conversation.

Ils marchaient déjà depuis quelque temps, lorsque Tom, qui s'était attardé à la recherche d'un oiseau qu'il croyait avoir blessé d'un coup de carabine, revint en toute hâte en donnant de violents signes de terreur.

—Massa ! massa ! criait-il d'une voix étranglée.

—Que se passe-t-il ? fit Gilping troublé dans ses profondes méditations ; il composait en ce moment le premier discours qu'il devait prononcer en prenant possession de son siège au Parlement.

—Voyez ! massa, voyez !

Gilping se retourna dans la direction indiquée par le noir... un frisson d'horreur lui parcourut tout le corps. Le spectacle qu'il venait d'avoir inopinément sous les yeux était bien fait pour inspirer quelque terreur au plus brave. Trois ours énormes, dont ils avaient dû sans doute troubler le sommeil dans les hautes herbes, arrivaient sur eux à toute vitesse.

Tom avait sauté sur le cheval qui portait les provisions et s'était enfui ; quant à Pacific, il avait fait volte-face, et les oreilles pointées en avant, semblait regarder les nouveaux arrivants avec plus de curiosité que de frayeur.

Gilping n'eut pas le temps de la réflexion, les terribles bêtes étaient sur lui... Instinctivement, il leva sa clarinette. Les ours, qui n'étaient plus qu'à trois pas, s'arrêtèrent instantanément, et se dressant sur leur arrière-train, restèrent debout comme des soldats au port d'armes.

Une idée de génie, comme il en arrive toujours aux grands hommes aux heures solennelles de leur vie, traversa le cerveau du noble lord : il emboucha sa clarinette et se mit à jouer avec un entrain endiablé une gigue écossaise... O triomphe de l'art ! ô miracle de l'harmonie ! les trois ours se mirent à danser, et avec une science si profonde de la mesure, qu'on les eût pris pour des habitants des *highlands* déguisés.

Si Gilping accentuait ou diminuait le mouvement, les animaux l'imitaient de tout point. Le brave homme était tout disposé à attribuer cette métamorphose à la puissance de son instrument, lorsqu'il s'aperçut que les ours portaient chacun un collier relié à une chaîne unique. Tous trois étaient donc attachés ensemble, ce qui expliquait l'uniformité de leur marche et de leur danse, ils étaient habitués à travailler de concert ; c'était trois ours merveilleusement apprivoisés et dressés, qui avaient dû appartenir à quelque jongleur nomade, surpris par le dernier ouragan ; grâce à leur instinct du danger, ils avaient pu s'échapper et erraient tristement dans les steppes, lorsque, apercevant Gilping, ils étaient venus le rejoindre, tout joyeux de retrouver la compagnie de l'homme, à laquelle ils étaient habitués.

L'ours du milieu portait, en outre, une longue chaîne enroulée autour de son collier, et destinée, sans doute, à conduire le groupe.

Tom s'était arrêté à une centaine de mètres de là, pour examiner, sans doute, ce qui allait se passer ; Gilping lui fit signe de revenir, en le menaçant d'un coup de carabine s'il n'obéissait pas.

Le noir se décida alors à avancer, mais peu à peu, en observant avec soin ce qui se passait.

—Allons, pied à terre, maître poltron ! ne vois-tu pas qu'il n'y a aucun risque à courir ?

En prononçant ces mots, Gilping saisit le cheval par la bride, et Tom sautant à terre courut s'abriter derrière Pacific.

Une caisse de *pilot-bread* fut ouverte, et les gâteaux secs qu'elle contenait distribués aux ours, qui les mangèrent en grognant de satisfaction. Cette munificence ne contribua pas peu à les attacher à leur nouvel ami ; aussi lorsque Gilping, de son ton le plus doux, les engagea à aller où bon leur semblerait, lui répondirent-ils par un grognement plein de tendresse qui devait signifier dans leur langage : " Non, non, toi bon maître, toi jouer de la musique et nous danser..." Nous ne garantissons par la traduction ; toujours est-il que Gilping étant remonté sur Pacific, les trois ours le suivirent consciencieusement, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et se remettant en marche en même temps que lui.

En vain chercha-t-il à avoir raison d'eux par surprise, aucune ruse ne parvint à les dépister. Cela allait bien un moment... mais cinq minutes après, les trois bêtes trottaient sur les talons de Gilping.

On n'avait jamais vu une pareille affection ! et notez que ce surnois de Pacific les avait pris en amitié, les couvrait de sa protection.

Cela ne pouvait cependant pas durer ; Gilping avait hâte de se porter au secours de ses amis qu'il ne pouvait rien sans lui, et il n'avait que faire de ces trois hôtes incommodes, embarrassants en voyage, et qu'il était obligé de nourrir avec des *pilot-bread* et des *prince Albert cakes* ; aussi, pourquoi leur avait-il fait goûter à ses provisions ? nourrir des ours avec des biscuits, des *gaufrettes princeps*, des toasts vanillés pour le thé, c'était non seulement un régime alimentaire un peu coûteux, mais encore, comme Gilping ne pouvait renouveler son stock dans le steppe, il allait bientôt être réduit à s'en passer lui-même.

Que faire ? Les ours résistaient à toutes les sollicitations, ils avaient la reconnaissance chevillée dans l'âme. C'était une vertu si rare, que Gilping ne pouvait cependant leur en vouloir...

Il fallait toutefois prendre un parti ; le brave homme commençait lui-même à les prendre en affection, il y avait nécessité de couper cela dans sa racine... La nuit venue, on campa comme à l'ordinaire ; puis, quand Gilping vit que les animaux peletonnés sur eux-mêmes, dormaient d'un profond sommeil, il fit signe à Tom, qui était prévenu d'avance, de prendre le cheval par la bride ; lui-même en fit autant de Pacific, et les voilà tous deux s'éloignant le plus doucement possible, en retenant leur souffle comme des malfaiteurs qui viendraient de faire un mauvais coup... Gilping eut bien quelques remords d'agir avec une pareille duplicité il eut un moment la pensée de les emmener avec lui et d'en faire cadeau au British Museum ; mais il sut résister à cette tentation, et arrivé à une certaine distance des pauvres abandonnés, il monta sur Pacific, Tom sur le cheval, et toute vitesse, en jetant un regard en arrière pour voir s'ils étaient suivis. Ils coururent ainsi pendant quatre heures, et persuadés d'avoir mis cette fois une distance suffisante entre les animaux et eux, ils installèrent la tente, afin de prendre quelque repos jusqu'au jour.

Au premier rayon du soleil, Gilping fut sur pied. S'il ne s'était pas trompé dans ses calculs, en forçant un peu la marche, il devait atteindre Voronoje le soir même.

Tom dormait encore.